

CHANSON DU PEINTRE EMBARRASSÉ

A Emilio Beretta.

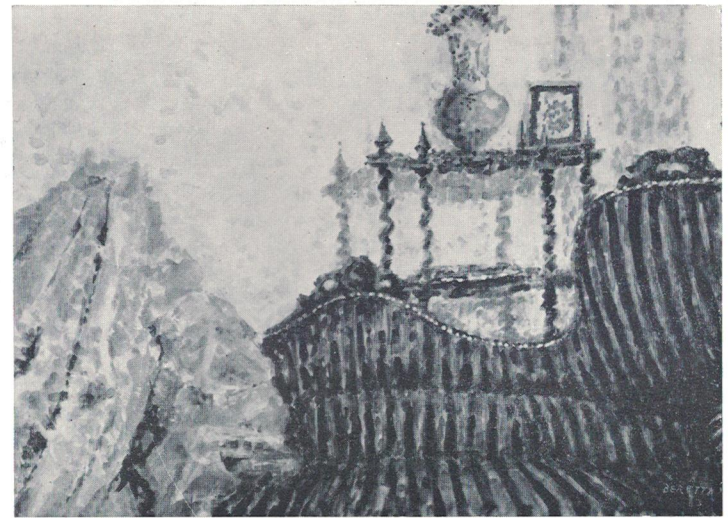
Peindre les arbres, la ville,
L'automne, l'air embrumé,
Le nuage si tranquille,
Le fleuve mal écumé.

Peindre la mer, ô navire
Qu'on ajoute au poids de l'eau !
Peindre l'âme, son délire,
Les algues sous les yeux clos.

Peindre quoi ? qui sera sève,
Fleur encore sans apprêt ;
Peindre la vie et le rêve
Comme aux touches d'un portrait.

Te peindre ! toi qui n'es sage
Que dans le coin de mon cœur,
Et parfaire ton image
Où s'allume l'œil moqueur.

Gilbert Trolliet



Du poète qui le campe, ou du peintre qui n'en peut mais, lequel à vrai dire est le plus « embarrassé » ? C'est d'évidence le poète, qui naïvement convoitait l'appareil du peintre en jetant naguère sur le papier cette chanson de la « Balle au bond ». Il aggrave aujourd'hui son cas en la dédiant rétrospectivement à Beretta par delà ou comme en deçà des années. Mais jouer et se jouer du temps, dans la dimension personnelle du Temps, est le privilège de l'art quel qu'il soit. L'embarras, le véritable, le poignant, commence avec cette richesse excessive toute d'ambiguïté et d'ubiquité, où l'appel du dehors et l'injonction du dedans concourent à l'œuvre singulière. Je ne suis point critique, et il ne m'appartient certes pas de commenter un artiste de l'importance et de la carrure d'Emilio Maria Beretta, résolument en marche de par la féconde contradiction en lui du baroque foisonnant et de l'abstraction plastique. Il est caractéristique déjà de cette recherche, et de son dynamisme secret et inspiré, que le simple hommage ici de l'amitié, à travers la poésie qui se veut signifiante, lui ait paru convenir au dessein de la présente exposition.

G. T.